

OEUVRES

COMPLÈTES

DE BUFFON.

QUADRUPÈDES.

OEUVRES
COMPLÈTES
DE BUFFON

NOUVELLE ÉDITION PUBLIÉE

PAR H. R. DUTHILLOEUL.

TOME IV.



A BRUXELLES,
CHEZ TARLIER, LIBRAIRE, RUE DE L'EMPEREUR
M. DCCCXXII.

HISTOIRE

NATURELLE

DES QUADRUPÈDES.

ANIMAUX DOMESTIQUES DE NOS CONTRÉES.

L'HOMME change l'état naturel des animaux en les forçant à lui obéir, et les faisant servir à son usage : un animal domestique est un esclave dont on s'amuse, dont on se sert, dont on abuse, qu'on altère, qu'on dépayse et que l'on dénature, tandis que l'animal sauvage, n'obéissant qu'à la nature, ne connaît d'autres lois que celles du besoin et de sa liberté. L'histoire d'un animal sauvage est donc bornée à un petit nombre de faits émanés de la simple nature, au lieu que l'histoire d'un animal domestique est compliquée de tout ce qui a rapport à l'art que l'on emploie pour l'appivoiser ou pour le subjuguier; et comme on ne sait pas assez combien l'exemple, la contrainte, la force de l'habitude, peuvent influencer sur les animaux et changer leurs mouvemens, leurs déterminations, leurs penchans, le but d'un naturaliste doit être de les observer assez pour pouvoir distinguer les faits qui

T. IV.

1



dépendent de l'instinct , de ceux qui ne viennent que de l'éducation ; reconnaître ce qui leur appartient et ce qu'ils ont emprunté , séparer ce qu'ils font de ce qu'on leur fait faire , et ne jamais confondre l'animal avec l'esclave , la bête de somme avec la créature de Dieu.

L'empire de l'homme sur les animaux est un empire légitime qu'aucune révolution ne peut détruire ; c'est l'empire de l'esprit sur la matière ; c'est non-seulement un droit de nature , un pouvoir fondé sur des lois inaltérables , mais c'est encore un don de Dieu , par lequel l'homme peut reconnaître à tout instant l'excellence de son être : car ce n'est pas parce qu'il est le plus parfait , le plus fort ou le plus adroit des animaux, qu'il leur commande ; s'il n'était que le premier du même ordre , les seconds se réuniraient pour lui disputer l'empire : mais c'est par supériorité de nature que l'homme règne et commande ; il pense , et dès-lors il est maître des êtres qui ne pensent point.

Il est maître des corps bruts , qui ne peuvent opposer à sa volonté qu'une lourde résistance ou qu'une inflexible dureté , que sa main sait toujours surmonter et vaincre , en les faisant agir les uns contre les autres ; il est maître des végétaux , que par son industrie il peut augmenter , diminuer , renouveler , dénaturer , détruire , ou multiplier à l'infini ; il est maître des animaux , parce que non-seulement il a comme eux du mouvement et du sentiment , mais qu'il a de plus la lumière de la pensée , qu'il connaît les fins et les moyens , qu'il sait diriger ses actions , concerter ses opérations , mesurer ses mouvemens , vaincre la force par l'esprit , et la vitesse par l'emploi du tems.

Cependant parmi les animaux les uns paraissent être plus ou moins familiers , plus ou moins sauvages , plus ou moins doux , plus ou moins féroces : que l'on com-

pare la docilité et la soumission du chien avec la fierté et la férocité du tigre ; l'un paraît être l'ami de l'homme , et l'autre son ennemi : son empire sur les animaux n'est donc pas absolu ; combien d'espèces savent se soustraire à sa puissance par la rapidité de leur vol , par la légèreté de leur course , par l'obscurité de leur retraite , par la distance que met entr'eux et l'homme l'élément qu'ils habitent ! combien d'autres espèces lui échappent par leur seule petitesse ! et enfin combien y en a-t-il qui , bien loin de reconnaître leur souverain , l'attaquent à force ouverte , sans parler de ces insectes qui semblent l'insulter par leurs piqûres , de ces serpens dont la morsure porte le poison et la mort , et de tant d'autres bêtes immondes , incommodes , inutiles , qui semblent n'exister que pour former la nuance entre le mal et le bien , et faire sentir à l'homme combien , depuis sa chute , il est peu respecté !

C'est qu'il faut distinguer l'empire de Dieu du domaine de l'homme : Dieu , créateur des êtres , est seul maître de la nature : l'homme ne peut rien sur le produit de la création ; il ne peut rien sur les mouvemens des corps célestes , sur les révolutions de ce globe qu'il habite ; il ne peut rien sur les animaux , les végétaux , les minéraux en général ; il ne peut rien sur les espèces , il ne peut que sur les individus : car les espèces en général et la matière en bloc appartiennent à la nature , ou plutôt la constituent ; tout se passe , se suit , se succède , se renouvelle et se meut par une puissance irrésistible : l'homme , entraîné lui-même par le torrent des tems , ne peut rien pour sa propre durée ; lié par son corps à la matière , enveloppé dans le tourbillon des êtres , il est forcé de subir la loi commune ; il obéit à la même puissance , et , comme tout le reste , il naît , croît et périt.

Mais le rayon divin dont l'homme est animé , l'anoblit et l'élève au dessus de tous les êtres matériels ; cette substance spirituelle , loin d'être sujette à la matière , a le droit de la faire obéir ; et quoiqu'elle ne puisse pas commander à la nature entière , elle domine sur les êtres particuliers : Dieu , source unique de toute lumière et de toute intelligence , régit l'univers et les espèces entières avec une puissance infinie ; l'homme , qui n'a qu'un rayon de cette intelligence , n'a de même qu'une puissance limitée à de petites portions de matière , et n'est maître que des individus.

C'est donc par les talens de l'esprit , et non par la force et par les autres qualités de la matière , que l'homme a su subjuguier les animaux : dans les premiers tems ils devaient être tous également indépendans ; l'homme , devenu criminel et féroce , était peu propre à les apprivoiser ; il a fallu du tems pour les approcher , pour les reconnaître , pour les choisir , pour les dompter ; il a fallu qu'il fût civilisé lui-même pour savoir instruire et commander , et l'empire sur les animaux , comme tous les autres empires , n'a été fondé qu'après la société.

C'est d'elle que l'homme tient sa puissance ; c'est par elle qu'il a perfectionné sa raison , exercé son esprit et réuni ses forces : auparavant l'homme était peut-être l'animal le plus sauvage et le moins redoutable de tous ; nu , sans armes et sans abri , la terre n'était pour lui qu'un vaste désert peuplé de monstres , dont souvent il devenait la proie ; et , même long-tems après , l'histoire nous dit que les premiers héros n'ont été que des destructeurs de bêtes.

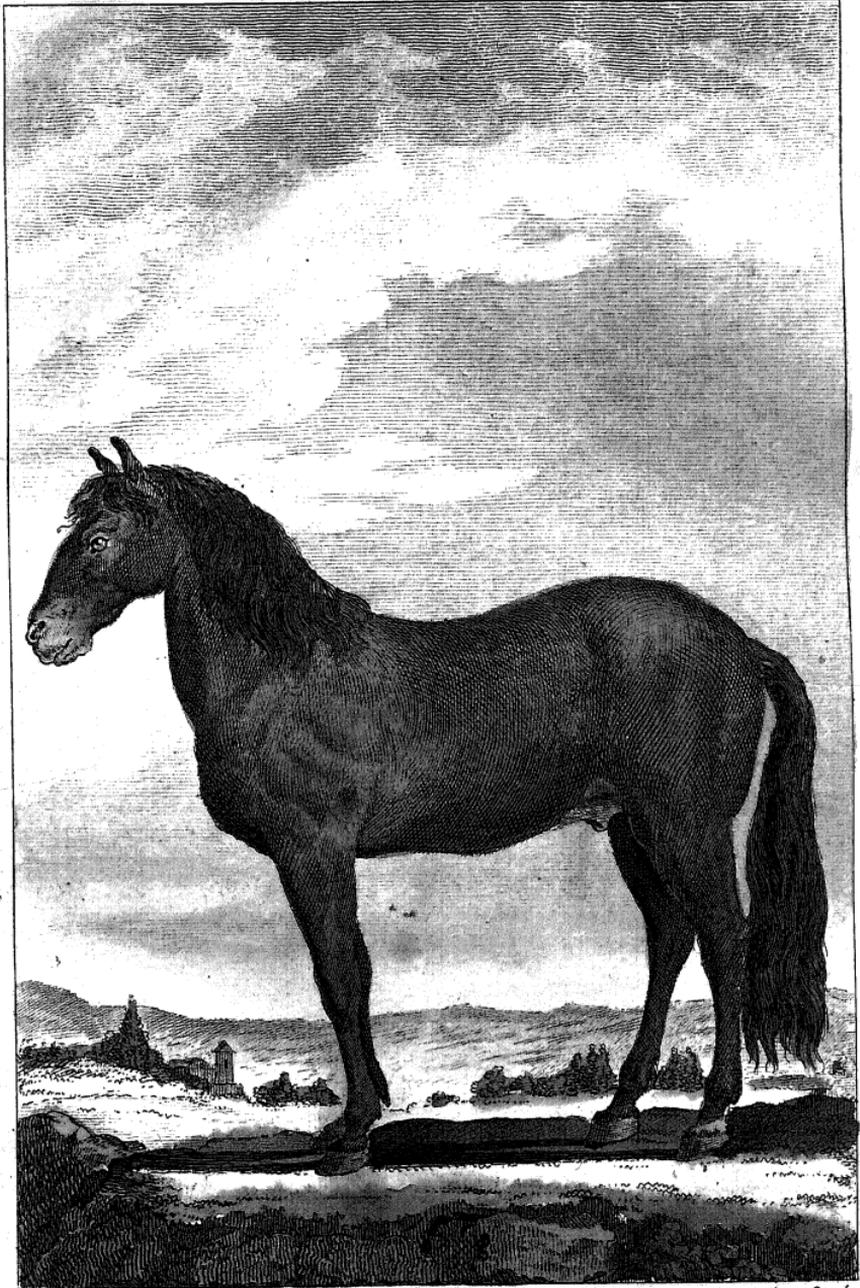
Mais lorsqu'avec le tems l'espèce humaine s'est étendue , multipliée , répandue , et qu'à la faveur des arts et de la société , l'homme a pu marcher en force

pour conquérir l'univers , il a fait reculer peu à peu les bêtes féroces , il a purgé la terre de ces animaux gigantesques dont nous trouvons encore les ossemens énormes , il a détruit ou réduit à un petit nombre d'individus les espèces voraces et nuisibles ; il a opposé les animaux aux animaux , et , subjuguant les uns par adresse , domptant les autres par la force , ou les écartant par le nombre , et les attaquant tous par des moyens raisonnés , il est parvenu à se mettre en sûreté , et à établir un empire qui n'est borné que par les lieux inaccessibles , les solitudes reculées , les sables brûlans , les montagnes glacées , les cavernes obscures , qui servent de retraites au petit nombre d'espèces d'animaux indomptables.

LE CHEVAL.

LA plus noble conquête que l'homme ait jamais faite , est celle de ce fier et fougueux animal , qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats : aussi intrépide que son maître , le cheval voit le péril et l'affronte ; il se fait au bruit des armes , il l'aime , il le cherche et s'anime de la même ardeur : il partage aussi ses plaisirs ; à la chasse , aux tournois , à la course , il brille , il étincelle. Mais , docile autant que courageux , il ne se laisse point emporter à son feu ; il sait réprimer ses mouvemens : non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide ; mais il semble consulter ses desirs , et , obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit , il se précipite , se modère ou s'arrête , et n'agit que pour y satisfaire : c'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre , qui sait même la prévenir ; qui , par la promptitude et la précision de ses mouvemens , l'exprime et l'exécute ; qui sent autant qu'on le desire , et ne rend qu'autant qu'on veut ; qui se livrant sans réserve , ne se refuse à rien , sert de toutes ses forces , s'excède , et même meurt pour mieux obéir.

Voilà le cheval dont les talens sont développés , dont l'art a perfectionné les qualités naturelles , qui , dès le premier âge , a été soigné et ensuite exercé , dressé au service de l'homme : c'est par la perte de sa liberté que commence son éducation , et c'est par la contrainte qu'elle s'achève. L'esclavage ou la domesticité de ces



De Seve, Del.

L'Épine, Sculp.

LE CHEVAL.

animaux est même si universelle , si ancienne , que nous ne les voyons que rarement dans leur état naturel : ils sont toujours couverts de harnais dans leurs travaux ; on ne les délivre jamais de tous leurs liens , même dans les tems du repos ; et si on les laisse quelquefois errer en liberté dans les pâturages , ils y portent toujours les marques de la servitude , et souvent les empreintes cruelles du travail et de la douleur ; la bouche est déformée par les plis que le mors a produits ; les flancs sont entamés par des plaies , ou sillonnés de cicatrices faites par l'éperon ; la corne des pieds est traversée par des clous. L'attitude du corps est encore gênée par l'impression subsistante des entraves habituelles ; on les en délivrerait en vain , ils n'en seraient pas plus libres : ceux même dont l'esclavage est le plus doux , qu'on ne nourrit , qu'on n'entretient que pour le luxe et la magnificence , et dont les chaînes dorées servent moins à leur parure qu'à la vanité de leur maître , sont encore plus déshonorés par l'élégance de leur toupet , par les tresses de leurs crins , par l'or et la soie dont on les couvre , que par les fers qui sont sous leurs pieds.

La nature est plus belle que l'art ; et , dans un être animé , la liberté des mouvemens fait la belle nature. Voyez ces chevaux qui se sont multipliés dans les contrées de l'Amérique espagnole , et qui vivent en chevaux libres : leur démarche , leur course , leurs sauts , ne sont ni gênés , ni mesurés ; fiers de leur indépendance , ils fuient la présence de l'homme , ils dédaignent ses soins , ils cherchent et trouvent eux-mêmes la nourriture qui leur convient ; ils errent , ils bondissent en liberté dans des prairies immenses , où ils cueillent les productions nouvelles d'un printems toujours nouveau ; sans habitation fixe , sans autre abri que celui d'un ciel serein , ils respirent un air plus pur que celui de ces

palais voûtés où nous les renfermons , en pressant les espaces qu'ils doivent occuper : aussi ces chevaux sauvages sont-ils beaucoup plus forts , plus légers , plus nerveux , que la plupart des chevaux domestiques ; ils ont ce que donne la nature , la force et la noblesse ; les autres n'ont que ce que l'art peut donner , l'adresse et l'agrément.

Le naturel de ces animaux n'est point féroce , ils sont seulement fiers et sauvages. Quoique supérieurs par la force à la plupart des autres animaux , jamais ils ne les attaquent ; et s'ils en sont attaqués , ils les dédaignent , les écartent ou les écrasent. Ils vont aussi par troupes , et se réunissent pour le seul plaisir d'être ensemble ; car ils n'ont aucune crainte , mais ils prennent de l'attachement les uns pour les autres. Comme l'herbe et les végétaux suffisent à leur nourriture , qu'ils ont abondamment de quoi satisfaire leur appétit , et qu'ils n'ont aucun goût pour la chair des animaux , ils ne leur font point la guerre , ils ne se la font point entr'eux , ils ne se disputent pas leur subsistance ; ils n'ont jamais occasion de ravir une proie ou de s'arracher un bien , sources ordinaires de querelles , et de combats parmi les autres animaux carnassiers : ils vivent donc en paix , parce que leurs appétits sont simples et modérés , et qu'ils ont assez pour ne se rien envier.

Tout cela peut se remarquer dans les jeunes chevaux qu'on élève ensemble et qu'on mène en troupeaux ; ils ont les mœurs douces et les qualités sociales ; leur force et leur ardeur ne se marquent ordinairement que par des signes d'émulation ; ils cherchent à se devancer à la course , à se faire et même s'animer au péril en se défiant à traverser une rivière , sauter un fossé ; et ceux qui dans ces exercices naturels donnent l'exemple , ceux qui d'eux-mêmes vont les premiers , sont les

DU CHEVAL.

plus généreux , les meilleurs , et souvent les plus dociles et les plus souples lorsqu'ils sont une fois domptés.

Quelques anciens auteurs parlent des chevaux sauvages , et citent même les lieux où ils se trouvaient. Hérodote dit que sur les bords de l'Hypanis en Scythie , il y avait des chevaux sauvages qui étaient blancs , et que dans la partie septentrionale de la Thrace au delà du Danube , il y en avait d'autres qui avaient le poil long de cinq doigts par tout le corps. Aristote cite la Syrie , Pline les pays du nord , Strabon les Alpes et l'Espagne , comme des lieux où l'on trouvait des chevaux sauvages. Parmi les modernes , Cardan dit la même chose de l'Écosse et des Orcades , Olaüs de la Moscovie , Dapper de l'île de Chypre , où il y avait , dit-il , des chevaux sauvages qui étaient beaux , et qui avaient de la force et de la vitesse ; Struys de l'île de May au cap Vert , où il y avait des chevaux sauvages fort petits. Léon l'Africain rapporte aussi , qu'il y avait des chevaux sauvages dans les déserts de l'Afrique et de l'Arabie , et il assure qu'il a vu lui-même , dans les solitudes de Numidie , un poulain dont le poil était blanc et la crinière crépue. Marmol confirme ce fait , en disant qu'il y en a quelques uns dans les déserts de l'Arabie et de la Lybie , qu'ils sont petits et de couleur cendrée ; qu'il y en a aussi de blancs , qu'ils ont la crinière et les crins fort courts et hérissés , et que les chiens ni les chevaux domestiques ne peuvent les atteindre à la course. On trouve aussi dans les *lettres édifiantes* , qu'à la Chine il y a des chevaux sauvages fort petits.

Comme toutes les parties de l'Europe sont aujourd'hui peuplées et presque également habitées , on n'y trouve plus de chevaux sauvages , et ceux que l'on voit en Amérique sont des chevaux domestiques et européens d'origine , que les Espagnols y ont transportés , et qui

se sont multipliés dans les vastes déserts de ces contrées inhabitées ou dépeuplées ; car cette espèce d'animaux manquait au nouveau monde. L'étonnement et la frayeur que marquèrent les habitans du Mexique et du Pérou à l'aspect des chevaux et des cavaliers , firent assez voir aux Espagnols que ces animaux étaient absolument inconnus dans ces climats : ils en transportèrent donc un grand nombre , tant pour leur service et leur utilité particulière , que pour en propager l'espèce ; ils en lâchèrent dans plusieurs îles , et même dans le continent, où ils se sont multipliés comme les autres animaux sauvages. M. de la Salle en a vu en 1685 dans l'Amérique septentrionale , près de la baie Saint-Louis ; ces chevaux paissaient dans les prairies , et ils étaient si farouches , qu'on ne pouvait les approcher. L'auteur de l'*histoire des aventuriers flibustiers* dit « qu'on voit quelquefois dans » l'île St.-Domingue des troupes de plus de cinq cents » chevaux qui courent tous ensemble , et que lorsqu'ils » aperçoivent un homme , il s'arrêtent tous ; que l'un » d'eux s'approche à une certaine distance , souffle des » naseaux , prend la fuite , et que tous les autres le » suivent ». Il ajoute qu'il ne sait si ces chevaux ont dégénéré en devenant sauvages , mais qu'il ne les a pas trouvés aussi beaux que ceux d'Espagne , quoiqu'ils soient de cette race : « Ils ont , dit-il , la tête » fort grosse , aussi bien que les jambes , qui de plus » sont raboteuses ; ils ont aussi les oreilles et le cou » long : les habitans du pays les apprivoisent aisément , » et les font ensuite travailler ; les chasseurs leur font » porter leurs cuirs. On se sert pour les prendre de » lacs de corde , qu'on tend dans les endroits où ils » fréquentent ; ils s'y engagent aisément ; et s'ils se » prennent par le cou , ils s'étranglent eux-mêmes , à » moins qu'on n'arrive assez tôt pour les secourir ; on

» les arrête par le corps et les jambes , et on les attache
» à des arbres , où on les laisse pendant deux jours
» sans boire ni manger : cette épreuve suffit pour com-
» mencer à les rendre dociles , et avec le tems ils le
» deviennent autant que s'ils n'eussent jamais été fa-
» rouches ; et même si , par quelque hasard , ils se
» retrouvent en liberté , ils ne deviennent pas sauvages
» une seconde fois , ils reconnaissent leurs maîtres , et
» se laissent approcher et reprendre aisément. »

Cela prouve que ces animaux sont naturellement doux et très-disposés à se familiariser avec l'homme et à s'attacher à lui : aussi n'arrive-t-il jamais qu'aucun deux quitte nos maisons pour se retirer dans les forêts ou dans les déserts ; ils marquent au contraire beaucoup d'empressement pour revenir au gîte où cependant ils ne trouvent qu'une nourriture grossière et toujours la même , et ordinairement mesurée sur l'économie beaucoup plus que sur leur appétit : mais la douceur de l'habitude leur tient lieu de ce qu'ils perdent d'ailleurs : après avoir été excédés de fatigue , le lieu du repos est un lieu de délices ; ils le sentent de loin ; ils savent le reconnaître au milieu des plus grandes villes , et semblent préférer en tout l'esclavage à la liberté ; ils se font même une seconde nature des habitudes auxquelles on les a forcés ou soumis , puisqu'on a vu des chevaux , abandonnés dans les bois , hennir continuellement pour se faire entendre , accourir à la voix des hommes , et en même tems maigrir et dépérir en peu de tems , quoiqu'ils eussent abondamment de quoi varier leur nourriture et satisfaire leur appétit.

Leurs mœurs viennent donc presque en entier de leur éducation , et cette éducation suppose des soins et des peines que l'homme ne prend pour aucun autre animal , mais dont il est dédommagé par les services

continuels que lui rend celui-ci. Dès le tems du premier âge on a soin de séparer les poulains de leur mère : on les laisse têter pendant cinq , six ou tout au plus sept mois ; car l'expérience a fait voir , que ceux qu'on laisse têter dix ou onze mois , ne valent pas ceux qu'on sèvre plutôt , quoiqu'ils prennent ordinairement plus de chair et de corps : après ces six ou sept mois de lait , on les sèvre pour leur faire prendre une nourriture plus solide que le lait ; on leur donne du son deux fois par jour et un peu de foin , dont on augmente la quantité à mesure qu'ils avancent en âge , et on les garde dans l'écurie tant qu'ils marquent de l'inquiétude pour retourner à leur mère : mais lorsque cette inquiétude est passée , on les laisse sortir par le beau tems , et on les conduit aux pâturages ; seulement il faut prendre garde de les laisser paître à jeun ; il faut leur donner le son et les faire boire une heure avant de les mettre à l'herbe , et ne jamais les exposer au grand froid ou à la pluie. Ils passent de cette façon le premier hiver : au mois de mai suivant , non-seulement on leur permettra de pâturer tous les jours , mais on les laissera coucher à l'air dans les pâturages pendant tout l'été et jusqu'à la fin d'octobre , en observant seulement de ne leur pas laisser paître les regains ; s'ils s'accoutumaient à cette herbe trop fine , ils se dégoûteraient du foin , qui doit cependant faire leur principale nourriture pendant le second hiver , avec du son mêlé d'orge ou d'avoine moulus : on les conduit de cette façon en les laissant pâturer le jour pendant l'hiver , et la nuit pendant l'été , jusqu'à l'âge de quatre ans , qu'on les retire du pâturage pour les nourrir à l'herbe sèche. Ce changement de nourriture demande quelques précautions : on ne leur donnera , pendant les premiers huit jours , que de la paille , et on fera bien de leur faire prendre